

L'ARCHE *Editeur*

Gert JONKE

Orateur à toute heure

Traduit par
Uta MÜLLER, Denis DENJEAN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Gert Jonke :

ORATEUR A TOUTE HEURE

....il arrive régulièrement, tous les deux ou trois cents ans environ, que l'un de nous ayant manifestement atteint sa taille définitive d'adulte, tombe d'un ciel trop serein et se fracasse sur le sol de la plaine. Si d'aventure l'un d'eux devait survivre à cette chute sans trop de dommages, il faudrait aussitôt combler le trou d'une enfance et d'une jeunesse non vécues en introduisant le cas échéant ce bâtard, sur un continent reculé, dans une femme totalement inconnue dont le ventre soudainement enflé l'expulserait et le jetterait une seconde fois dans le monde. Là-dessus le mioche grandit, sa croissance s'accélère au point que, tendu par-dessus l'océan, il court après sa propre croissance jusqu'au moment où, enfin, il se rattrape et se dépasse pour manquer le moins possible de son avenir déjà commencé dans le monde d'avant.

*Extrait d'une version sibérienne de ce qu'on appelle le
conte de glace du grand nord*

*à Ernst Jandl
in memoriam*

Ainsi vous êtes bien là.

Tant mieux.

Je crois qu'en ce lieu je suis censé, on me l'a dit tout à l'heure – je ne sais pas si c'est vous qui me l'avez dit ou quelqu'un d'autre – je suis censé parler de quelque chose, mais je ne sais pas à qui ni encore moins de quoi.

Je constate que vous m'écoutez vraiment.

Ca me fait plaisir.

Le mieux serait donc que je dise simplement ce qui aurait dû être dit depuis bien longtemps.

Qu'en dites-vous ?

Rien du tout ?

Ca ne fait rien.

((Vous ne me croyez pas, vous secouez la tête ?

Oui, oui, mais à peine, presque pas.

Mouvement tout juste ébauché, je le vois bien.

Que pourrait-on bien vouloir vaguement insinuer par là ?

Rien du tout ?))

Mais pourquoi alors vos clignements d'yeux si affables m'arrivent-ils de travers ?

Passons.

Si c'est censé être une lueur d'ironie, cela ne me fait rien, vous êtes prié de vous mettre ça bien profond dans le crâne, compris ?

((Ca n'a d'ailleurs aucune importance, que ça signifie quelque chose pour quelqu'un ou rien.))

Vous savez, toute ma vie, presque toujours, je me suis tu.

Oui, oui, je n'ai quasiment jamais ouvert la bouche.

Sauf pour m'alimenter.

Le plus souvent j'étais muet.

Et sourd aussi sans doute.

Ou peut-être presque, mais c'était tout comme .

Souvent aussi c'était seulement comme si.

Et à d'autres moments au contraire, tout à fait.

Et pourtant, depuis quelque temps maintenant, j'ouvre la bouche et à cette occasion sort de moi un nombre considérable de mots, ce qui ne me paraît pas aussi notable que ça devrait sans doute l'être, mais plutôt comme allant de soi.

Enfin.

Oui, enfin.

Enfin ma bouche s'ouvre et...

Et dit.

Et dit ce qu'il y a à dire, ce qu'il faut dire, ce qui, une fois au moins, doit simplement être dit.

Et peu importe si quelqu'un l'écoute ou non.

Jusqu'ici vous m'avez donc tous écouté ?

C'est bien.

((Non, non, ne craignez pas que ça puisse, d'une manière ou d'une autre, porter atteinte à mon intimité, pas le moins du monde.

Ni à la protection de ma banque de données, pas du tout.

Je ne me sens pas le moins du monde espionné par vous.

Mais si jamais j'étais mis sur écoute, épié, espionné, sans avoir la possibilité de m'en rendre compte, tandis que vous m'écoutez avec tant d'attention, alors non seulement ça me serait indifférent, mais ça m'irait même.

Et si, à cause de votre écoute si attentive, votre surveillance, votre espionnage, et votre mouchardage devaient me rester cachés, cela non plus ne me gênerait pas le moins du monde.

Alors que vous êtes là, devant moi, à m'écouter, si ça vous arrange de m'épier en même temps et de m'espionner en cachette, sans que je m'en rende compte ... tant que chacun de nous y trouve son compte, je n'y vois aucune objection.

Et si vous êtes disposé à continuer encore à me prêter une oreille bienveillante, il n'y aurait là aucune indiscretion.

Au contraire, une aide précieuse.

Oui, ce serait pour ainsi dire un formidable coup de chance.))

Que vous soyez arrivés avant moi, ça m'étonne.

Non, à vrai dire, je ne comptais pas déjà sur vous.

Pour tout vous dire, je pensais retrouver ce lieu comme d'habitude, sans votre présence, pour en ce lieu me préparer tranquillement et sonder le tréfonds de moi-même, pour me livrer et me confier au silence de cette salle vide, jusqu'à ce que le silence lui aussi se livre et se confie à moi, devienne tendre et moelleux, presque au point de se liquéfier en sorte que je puisse le boire, que je finisse par le boire entièrement, que je l'absorbe et vide la salle de tout ce silence liquéfié, afin de prendre des forces pour après.

Pour après ?

Pour maintenant en fait.

Mais voilà, vous étiez là avant moi, qui sait depuis quand déjà, vous m'attendiez ici et vous me contraignez à cet terrible soupçon qu'une fois de plus il est trop tard pour tout et pour nous tous, qu'une fois de plus je suis en retard...

Répondez-moi, je vous prie, suis-je en retard ou ne le suis-je pas ?

Encore à l'heure, mais tout juste, dites-vous ?

Alors là vous m'enlevez un grand...

Comment ?

Je suis même un petit peu en avance, dites-vous, mais depuis combien de temps êtes-vous arrivés ((avant moi, combien de temps m'avez-vous attendu en vain, depuis combien de temps êtes-vous là ?))

Depuis toujours, dites-vous, non tout de même pas depuis toujours pour attendre ici que j'arrive...

D'accord, ça non, mais quoi qu'il en soit, je me réjouis de vous savoir ici et de faire enfin votre connaissance.

Je crois que nous allons pouvoir nous entendre.

Je crois que nous devrions rester soudés.

Pour pouvoir rester ensemble le plus longtemps possible.

Qui sait, peut-être pour toujours, ou au moins pour un peu plus longtemps que ce qu'on imagine d'ordinaire.

Sinon on se retrouve bien trop rarement, ne trouvez-vous pas ?

Vous n'avez pas idée du temps qu'il m'a fallu pour me trouver quelque part.

Oui, oui, au début je croyais toujours dur comme fer d'être ici ou là.

Mais à peine m'étais-je approché un peu de moi-même, je me trouvais tellement inconsistant qu'aussitôt je m'effaçais ou bien me poussais de côté, parce que j'étais tout à fait certain de me cacher quelque chose derrière quoi je me trouvais et nulle part ailleurs.

Alors je m'effaçais en me poussant plus loin, d'ici à là, je m'effaçais et ramais en me poussant devant moi à travers tout le pays comme un rameur, et de ce fait j'ai parcouru tout le pays en long et en large, mais en fin de compte je ne suis pas allé bien plus loin qu'ici.

Sans même arriver jusqu'à moi.

Jusqu'au jour où je me suis enfin trouvé :

Je sentis à la base du cou ou même déjà au sommet de l'épaule une démangeaison, une fente s'ouvrit par laquelle je pus en tordant le cou faire descendre mon regard et, en louchant par l'intérieur de mon cou en moi-même ou ailleurs, je me vis moi-même, sans savoir comment, mais très nettement.

Non, on ne peut pas vraiment appeler ça voir, c'est plutôt que je m'entendais, j'écoutais en moi sortir de moi en diagonale, du fond de mon cou, une sorte de scintillement, des clignements, ou la faible lueur de toutes petites ampoules de lampe de poche en nombre presque infini qui de là m'adressaient leurs clignotements.

Je les voyais moins que je ne les entendais, je sentais ce scintillement clignoter, un peu comme des grelots, ou comme les gémissements d'une scie musicale rouillée, ou peut-être entendais-je seulement sa rouille chanter en trilles légères sorties de moi comme une brillance irisée qui se confondait presque avec moi. Et je compris que, si je ne l'avais pas eue en moi depuis toujours, je n'existerais pas.

Je me sentais par rapport à ça dans une certitude agréable et mystérieuse, comme si on m'avait renversé sur la tête un plein seau de clarté déconcertante.

Je m'acharnais naturellement encore et encore à vouloir me sortir de moi, à me prendre au plus profond de moi et à m'expulser vers l'extérieur.

Naturellement c'était impossible - ça, on le sait - ou à peine possible, ou alors à condition de mobiliser toutes ses forces.

Mais à chaque fois que, à force d'efforts surhumains, je réussissais à me faire sortir de moi, ne serait-ce qu'un peu, et continuais encore à m'extraire de ma

tête, mes forces faiblissaient, je retombais à l'intérieur de moi-même où je disparaissais.

Naturellement j'aurais aimé me parer de moi-même, oui, comme une chevalière parée de ses seules armoiries, mais je savais tout de même que personne au monde n'avait ça sur lui, que moi seul j'aurais ça sur moi. Et c'était déjà quelque chose.

Attendez, je vais vous le montrer, en mobilisant toutes mes forces, je vais essayer d'expulser à l'extérieur mon intérieur le plus intime, pour que vous puissiez voir ne serait-ce qu'un tout petit bout....

Que dites-vous ?

Que je n'en fasse rien ? Que vous me croyez sur parole, que je n'ai pas besoin de recourir à une telle démonstration de force ?

Décidément, je trouve ça très élégant de votre part, et très noble aussi, croyez-moi.

A vous regarder on voit tout de suite que vous n'avez pas besoin que n'importe qui vous prouve n'importe quoi pour savoir tout de suite qui croire et à qui accorder votre confiance.

Tout semble indiquer que nous pourrions encore beaucoup apprendre l'un de l'autre.

Non, non, n'ayez pas peur, personne ici ne veut faire la leçon à personne, plutôt apprendre, me semble-t-il.

Devenons donc, l'un pour l'autre et l'un au contact de l'autre des écoliers et des écolières !

Mais les donneurs de leçons, les maîtres et les maîtresses qui tous se cachent encore quelque part en nous, qui veulent continuer à habiter en nous, nous allons vite les pousser de côté ou, mieux encore, les laisser tomber carrément.

Oui, oui, le mieux serait de les jeter simplement dehors.

Ils n'ont qu'à voir par eux-mêmes comment survivre et se débrouiller sans nous. S'ils deviennent vite des écoliers et des écolières dont rien ne rappelle plus les maîtres et les maîtresses qu'ils étaient, ils auront alors l'autorisation de rester encore un petit moment ici avec nous, s'ils y tiennent absolument.

Oui, oui, en ce qui me concerne même les maîtres et les maîtresses certifiés. Mais il faudrait que sur le champ ils deviennent des écoliers et des écolières certifiés.

Et aussi qu'ils se tiennent tranquilles.

Et surtout qu'ils n'ouvrent pas la bouche.

Sinon, tout de suite, tout le monde dehors.

Dehors, tous tout de suite.

Tous et ainsi de suite.

Oui, oui, tout simplement. /

C'est si simple.

Oui.

Ce que je suis en train de vous dire, vous convient-il ?

Ou bien voulez-vous que je vous donne autre chose à entendre ?

Si je dois dire autre chose que ce que je suis en train de vous dire, vous devez me le dire.

Et si vous voulez que je vous donne autre chose à entendre que ce que je suis en train de vous dire, vous devez me dire très précisément ce que je dois vous dire d'autre, si vous ne voulez pas entendre ce que je suis en train de vous dire !

En vérité, je vous dirai bien volontiers tout ce que vous voulez bien entendre !

Vous devez seulement me dire quoi.

Que vouliez-vous me dire à l'instant ?

Ah, c'est ça, vous vouliez seulement me dire que vous voulez tout simplement continuer à m'écouter comme avant.

Ça me fait bien plaisir.

Manifestement vous comprenez bien et même parfaitement tout ce que je vous dis.

Eh bien, le mieux ce serait que je vous raconte maintenant l'histoire de ma bouche.

En effet, ce que je crois, ce dont j'ai l'intime conviction, c'est qu'elle ne me concerne pas seulement moi, mais vous aussi et même vous surtout.

C'est bien ça.

((Oui, vous aussi.

Comment ?

Vous voulez savoir pourquoi ?

Que peut-on répondre à ça ?

Je sais comment faire pour qu'instantanément ce soit pour vous une évidence :

Voulez-vous, je vous prie, raconter d'abord peut-être l'histoire de *votre* bouche ?

Car vous savez que là, je crois, oui, j'en ai la certitude, que l'histoire de votre bouche ne vous concerne pas seulement vous, mais moi aussi et même moi surtout.

C'est pourquoi je suis vraiment curieux de l'apprendre, vous devez pouvoir le comprendre.

Que dites-vous ?

Pas tout de suite, c'est trop tôt pour vous, ça ne vous arrange pas du tout ?

C'est donc ça, comme pour l'instant vous ne désirez pas encore vous prononcer au sujet de votre bouche à vous, vous voulez que d'abord je vous parle de ma bouche à moi.))

Vous savez, je vous l'ai déjà dit, presque toujours, tout au long de ma vie, je me suis tu tout simplement.

Oui, sans doute, j'ai toujours été muet et même sourd, je crois.

Oui, jusqu'au jour où on a voulu m'aider, où on m'a pour ainsi dire aidé, sans doute, je pense, dans un soi-disant sanatorium où on m'a forcé à entrer pour me soumettre à un traitement spécial, à une opération que je dus subir, à laquelle je fus mêlé, peut-être même à une transplantation pour réparer quelque chose en moi.

Après un temps interminable on me fit enfin savoir que tout s'était bien passé, et que je disposais désormais d'une bouche entièrement neuve.

Et que je devais soumettre cette bouche, cet orifice tout neuf à un sérieux apprentissage et qu'il me faudrait procéder avec un certain soin.

Dès le début je me suis efforcé d'habituer ma bouche à la plus grande précision et peut-être y ai-je mis un peu trop de zèle.

Et peut-être parfois aussi un peu trop de sévérité.

Ça se peut.

Au début pourtant tout semblait commencer sous les meilleurs auspices, dans une sérénité rappelant un ciel totalement dégagé, dans une lumière agréablement aveuglante et éblouissante.

Arna à l'Arno

Arno voit verrue vissée au gros cul d'Arna.

Verrue dure, fort dure, quasi granite
Verrue granite, granite verrue
Granite crisse sur sable

Arna avec verrue sur sable
S'assoie sur sable au sol
Granite crisse sur sable

Arno zyeute verrue vissée cul d'Arna
Arna dit *verrue partie verrue partie*
Dommmage dit Arna

Arna dit *dommmage, verrue rubis*
Soir suivant Arno meurt sur sable
Arna paie toubib rubis

Paie toubib
Embarque cercueil
Départ ce soir
Puis nuit grand bruit
Puis rire

Depuis
Pommes de pin bruissent
Bruits étranges.

Pour ma bouche mon visage devenait une cour de caserne, où ,au moins huit heures par jour, elle devait faire l'exercice sous mes ordres.

En guise d'exercice j'ordonne à ma bouche toute neuve d'obéir à une règle de base de l'articulation communément admise, à savoir de répéter sans relâche, mais surtout pas exactement la même chose répétée à l'identique, ce qui serait à la portée du premier imbécile venu, mais toujours suivant des variations mûrement réfléchies qui se suivent selon une échelle chromatique.

De commencer avec la diphtongue qui lui est propre :

LOU BOUCHE
OU LOU CHIOUN DOU TROUNOU
DOU POUNSOUR
OU DOU SOUS POUNSOUS

Ce qui, dans une traduction approximative veut à peu près dire ceci :

LA BOUCHE
EST LE CHIEN DE TRINEAU
DU PENSEUR
ET DE SES PENSÉES

Mais pour acquérir une certaine routine, pour apprendre à maîtriser le maniement de la glotte située au sommet de l'isthme du gosier – elle représente en effet pour chaque tête parlante, comme pour chaque navire, ((quelque chose comme la barre du bateau, qui doit être reliée au gouvernail invisible sur la paroi antérieure, à la proue des lèvres pointées au moyen d'un cordage transparent tendu à travers le marécage salivaire de la bouche -)) pour acquérir cette routine, il est malheureusement indispensable aussi de répéter l'exercice sus-mentionné, plusieurs heures par jour, de façon atone, c'est-à-dire sans voyelles ni diphtongues, en prononçant exclusivement les consonnes :

L BCH
ST L CHN D TRN
D PSR
T D SS PNSS

Je voulais obtenir qu'à chaque fois elle restitue mes pensées avec plus de précision qu'elle ne le pouvait d'ordinaire, et ce serait surtout à son avantage absolu et exclusif.

Puis soudain la bouche toute neuve se mit toute seule à s'insurger sauvagement contre moi, sans que je m'y attende le moins du monde.

Alors que je ne m'étais jamais disputé avec elle.

Alors sa rage et sa frénésie éclatèrent, une écume révoltante gicla de ses lèvres, comme une sorte de révolte épileptique.

Tais-toi, malfrat, ta bouche c'est moi, hurla ma bouche, elle voulait que je me taise illico et plus vite que ça.

Qui s'y entend en parole, me demanda la bouche, toi ou moi ?

C'est elle qui parle après tout, me dis-je, ce n'est pas moi, et, c'est la moindre des choses, je ne dois pas l'empêcher d'ouvrir la bouche, je ne dois pas lui clouer le bec.

C'est moi qui parle, dit-elle, ce n'est pas toi, que ce soit clair une fois pour toutes !

Et puis progressivement la bouche se mit à dire aux gens de plus en plus souvent le contraire de ce que je lui avait recommandé de dire, de ce que j'aurais trouvé ou trouverais souhaitable de dire.

Et à exprimer toujours un avis tout à fait contraire à ce que je lui avait recommandé d'exprimer.

À présent elle se met à me combattre en public, à me calomnier et à me diffamer comme si, impitoyable, elle voulait m'anéantir.

Et elle dit toujours des choses qui sont sans aucun rapport avec moi.

((Ou elle dit les choses d'une manière telle qu'elles n'ont plus aucun rapport avec moi.))

On pourrait penser qu'elle a l'intention de me détruire complètement en parlant ainsi avec ses calomnies acérées et continuelles.

((Et chaque fois que je tente la moindre petite tentative pour me défendre, elle m'engueule en retour :Tais-toi, malfrat, la bouche c'est moi, c'est moi qui dis ce qui doit être dit, ce qui doit enfin être dit, et tu ne m'empêcheras plus de dire ce qui est à dire, tu es resté trop longtemps sans rien dire.))

Elle me fait courir les bistrotts et leurs tables d'habitues où je remporte de fulgurants succès qui pourtant me donnent la nausée, car il suffit que je désire prononcer quelque part quelque conférence subtile et sensible, pour qu'elle me force soudain à parler des réformes urgentes du ramassage d'ordures au lieu de parler des petits arc-en-ciel dans la rosée du matin.

Donc à la place de *rosée du matin* et d' *arc-en-ciel cristallin* voire de *petit lapin* on entendra soudain sans s'y attendre *dioxine dans l'urine* ou bien *taux de strychnine*.

Jusqu'à ce jour, oui, aujourd'hui encore, je reste convaincu que tout ce que j'ai pu entreprendre à l'intention de ma bouche était exclusivement basé sur une précautionneuse circonspection, sur l'amour du travail bien fait, sur la bienveillance pouvant parfois aller jusqu'à l'abnégation ou avoisiner dangereusement l'envie de me sacrifier moi-même pour cette bouche toute neuve, soi-disant mienne.

Et malgré tout, voilà qu'un jour je me suis retrouvé là, debout, à ma très grande surprise, sans savoir comment j'ai pu en arriver là avec une totale soudaineté (pour ne pas dire une soudaineté totalitaire !), dans la position d'un orateur populiste complètement abasourdi devant une importante sinon gigantesque foule que j'engueule et qui, enthousiaste, me renvoie en chœur ses hurlements, oui, il y a là de quoi surprendre, oui ou non ?

Et ce jour-là j'ai sans doute dit exclusivement des choses qu'ici, même par allusion, je n'oserais répéter, que je ne voudrais pas infliger ni à moi ni à vous, sinon vous me jetteriez dehors, illico et à juste titre.

Comment ?

Je n'en crois pas mes oreilles !

Non ! Tout à fait impossible, j'étais complètement abasourdi.

Je ne savais même pas ce que je disais en disant ce que je disais, et tout ce qui s'y rapportait m'est à peu près complètement sorti de la tête.

Mais vous savez bien que vous pouvez me dire tout de suite si vous voulez que je vous dise autre chose que ce que je suis en train de vous dire.

Dites-moi donc, en gros et approximativement, ce que je suis censé avoir dit ce jour-là.

Vous en savez certainement bien plus que moi qui ne sais qu'une seule chose : j'ai hurlé.

((Me mettant à hurler tout seul, j'ai sans doute braillé, beuglé quelque chose.

Mais pourquoi voulez-vous à tout prix que je le dise, même en gros et approximativement ?

Mais ce n'est tout simplement pas possible !))

Vous étiez bien présents ce jour-là, vous m'avez entendu, et vous le savez exactement, mais vous ne voulez pas me le dire, vous voulez absolument l'entendre une fois encore dit par moi.

Vous me faites une drôle d'assemblée plénière, pleine de plein de valises pleinement pleines.

Tout à l'heure j'avais peur que, peut-être, vous me jetiez dehors.

Et vous auriez eu pleinement raison.

Et voici que, soudain, je me retrouve dans la situation inverse, dans ce genre de situation inconfortable, qui à l'inverse pourrait m'obliger moi à vous jeter dehors vous, illico.

Mais comme je me suis engagé à répondre à tous vos désirs autant qu'il me paraît possible,

voici ce que ce jour-là je pourrais approximativement avoir dit peut-être.

Au moins en gros.

Je sais seulement que je me suis simplement mis à hurler.

Je vais donc faire de même, je vais simplement me mettre à hurler.

Disparaissez sous terre enfin !

Croyez-vous vraiment qu'il suffit de brûler un peu moins d'essence pour vous dégager de votre insoluble chienlit?

Non, vous dis-je, ne commencez pas maintenant à brûler moins d'essence, au contraire, brûlez-en plutôt plus !

Et disparaissez sous terre enfin !

((Croyez-vous vraiment que vous pourrez sortir de l'impasse désespérément bouchée et de la chienlit généralisée en vous mettant à économiser un peu d'énergie ?))

Non, car l'essence que vous ne brûlez pas maintenant, vos bandes de bâtards dégénérés et de jeunes rockers pourris qui vivent sans but et sans rien attendre de l'avenir - ils ont bien raison d'ailleurs - vont sous votre nez se la fourrer dans le nez, au lieu de la brûler pour tituber ensuite, de manière plus hystérique

encore, à travers les nuits dont ils ont enlevé le cran de sûreté de leur propres mains ; ils vous conspueront, ils dévaliseront vos banques et ils chieront sur le crane chauve de leurs directeurs, et, enveloppés d'une aube toute moisie, eux aussi ils vous hurleront à la face : *Disparaissez sous terre enfin !*

Il est insupportable d'avoir à vous regarder plus longtemps !

Et quand votre atmosphère n'assurera plus la protection contre les rayons indisciplinares de votre soleil fou à lier, vous reconstruirez à l'intérieur de la planète une fois encore à l'identique le monde que vous avez sur terre ; vous enfouirez tout sous la terre selon vos besoins, après avoir au préalable chassé des labyrinthes souterrains toute la faune autochtone, pour équiper à votre usage l'intérieur de la planète de logements en nombre suffisant, jusqu'au jour où, enfin, vous en aurez assez de ces catacombes qui vous attendent déjà.

Les premiers à enfermer dans leurs propres et phénoménaux systèmes de tunnels souterrains, ce seront vos praticiens de la physique quantique, pour que tournoient en sifflant autour de leurs oreilles les neutrons sortis de leurs monstres d'accélérateurs de particules, et ceci jusqu'à ce qu'ils se déclarent disposés à vous creuser à l'intérieur de la terre d'énormes labyrinthes avec leurs monstres de taupes géantes.

Tant qu'ils n'auront pas évité notre globe terrestre aussi adroitement que le ver sa pomme, et que vous n'aurez pas à votre disposition des labyrinthes géants, où prendront place toutes sortes de paysages, vous ne leur permettrez pas de continuer à bricoler les différentes versions miniaturisées du big bang, leur joujou préféré, qu'ils aimeraient un jour pouvoir présenter même aux acariciens de la poussière domestique. ((Et, retranchés dans votre boule habitée, vous pourrez faire un pied de nez au soleil.))

Mais si un jour vous réussissez à vous brancher sur la centrale électrique éternelle du cœur de la terre, sur votre futur soleil noir et souterrain, alors les salles-parkings de concert sous terre dans nos nouveaux parcs à l'intérieur de la planète resploseront plus glorieusement que le soleil dans le ciel.

Et sur les immenses allées et chaussées de vos paysages-cathédrales sous terre on plantera des allées d'arbres et des forêts plus belles que vos ridicules plantations d'arbres actuelles sur terre dont vous avez seulement besoin pour, après abattage, vous faire découper vos myriades et vos milliards d'allumettes et de cure-dents, sans oublier surtout les millions de tonnes de papier hygiénique répandues partout à perte de vue, que vous devez faire fabriquer à la périphérie de vos villes dans vos usines à papier qui empuantissent des provinces entières avec l'odeur de vos propres excréments, et dont les rotatives crachent de surcroît chaque soir sur la voie publique vos ridicules journaux, accompagnés des écoeurants boniments de cette racaille qui mène à la bagnette vos banlieues en crachant en cœur de leur voix de fausset leurs glapissements assaionnés d'une haleine puante et d'accent étrangers nauséabonds ; jour

après jour, à coups de pièces sonnantes et trébuchantes, vous les achetez hors de prix, toujours et encore vous les achetez, vous les prenez des mains poisseuses jamais lavées d'individus basanés.

((J'ai peine à croire que j'aie dit de telles stupidités.

Qu'en dites-vous ?

Vous dites que oui, exactement, ce jour-là j'ai dit des choses du même acabit ?

Ma bouche d'alors a dû les dire avec plus de fougue pour que la foule présente ait acclamé ces stupidités avec autant de joie.

Estimons-nous heureux que j'aie parlé avec ma bouche d'aujourd'hui et non avec ma bouche d'alors.

Si ma bouche d'alors venait de dire tout cela maintenant, nous ne serions pas arrivés à lui clouer le bec de sitôt.

Estimons-nous heureux que cette fois-ci nous ayons pu échapper à ma bouche d'alors.

Montrons-nous reconnaissants envers ma bouche d'aujourd'hui d'avoir bien voulu se prêter à ce genre de propos.))

Grâce à toutes mes théories concernant le déménagement dans les profondeurs de la terre de ce qui se trouvait à la surface, j'accédais alors à une notoriété incontestable qui franchit, et de loin, les frontières du pays.

Celle-ci fut rapidement attestée par le fait que peu après j'eus l'occasion de donner suite à l'invitation en Extrême-Orient d'un cheikh passionné par mes projets souterrains.

Il faisait sans doute trop chaud chez lui, c'est pourquoi il nourrissait sérieusement l'intention de s'enfuir lui-même avec tous ses sujets sous la croûte de sable du sol désertique de son émirat, oui, il avait l'intime conviction qu'une fois enfoui dans le tréfonds de la nature, on pourrait d'autant mieux découvrir le surnaturel.

J'élaborai pour lui un projet dans ce sens pour lequel on me paya généreusement.

Puis je voulus rentrer chez moi.

Mais avant mon départ, le cheikh m'invita encore à un week-end d'excursion pour fêter le travail accompli.

Cependant l'excursion du cheikh, prévue au départ pour ne durer que quelques jours, se prolongea de plus en plus.

Au lieu de quelques jours elle avait déjà duré des semaines, lorsque se mit à circuler la rumeur selon laquelle le cheikh était contraint de prolonger encore et encore cette excursion, parce qu'il s'était perdu dans les profondeurs de son propre désert et qu'il n'en trouvait plus la sortie.

Mais cet aveu, il n'aurait pu le faire à personne, ni à ses invités ni à son personnel.

Et c'est ainsi que l'excursion s'allongea de plus en plus, se prolongea toujours plus, encore et encore.

Il va sans dire que les excursionnistes furent copieusement ravitaillés par voie aérienne ou autres.

On ne manquait de rien, on ne manquait de rien du tout.

Le cheikh aurait naturellement pu être secouru, lui et ses excursionnistes, par son personnel, par son armée de terre ou de l'air, pour sortir du désert dans lequel il s'était perdu.

Mais personne ne devait savoir qu'il s'y était perdu.

Dans son propre désert.

Et voilà qu'il s'était déjà presque écoulé plus d'une année.

Si le cheikh avait dû être secouru pour sortir de son propre désert dans lequel il s'était perdu, sans réussir à en sortir tout seul, il aurait naturellement perdu la face : il n'aurait pas pu continuer à régner.

Il serait devenu la risée de tout le pays.

Il aurait dû non seulement abdiquer, mais même quitter le pays en cachette, sans tambour ni trompettes.

Sinon on l'aurait chassé comme une vieille serpillière, on lui aurait jeté toutes les pierres possibles même au-delà des frontières de l'émirat.

Au bout de deux ans le cheikh finit tout de même par trouver la sortie du désert, par hasard.

Au lieu de rentrer chez moi après deux semaines, je rentrai donc deux ans après.

Toute ma notoriété était partie en fumée.
J'étais tombé dans un profond oubli.
Cet oubli m'arrangeait bien.
Mais il n'entrait pas dans les plans de ma bouche.
N'as-tu pas toujours eu envie d'écrire? dit ma bouche.
Viens, écoute-moi et note ce que je te dicterai.
Elle voulait me dicter un livre sur mes aventures avec le cheikh et sur cette longue excursion en sa compagnie dont je viens de parler, pour, une fois le livre fini, me faire courir les abominables talk-shows de la télévision, et nous remettre ainsi, elle et moi, sur le devant de la scène.
Bien sûr que j'ai toujours eu envie d'écrire.
Mais tout à fait autre chose.
Je réussis à convaincre mon crayon de ne pas obéir à ma bouche.
Un jour ou l'autre tu me paieras ça, me dit la bouche, à moins que ce ne fût au crayon.

Ma bouche me plante ses affirmations de la manière la plus primaire mais aussi la plus rusée qui soit.

Et il m'arrive parfois de lui dire aussi : écoute-moi, la bouche, tu plantes tranquillement devant toi les affirmations les plus aléatoires !

Mais tes affirmations sont à peu près aussi crédibles que les tuteurs à haricots que tu plantes bêtement devant toi dans le sol.

Laisse donc ces tuteurs à haricots dans les jardins ouvriers, là où tu les a volés.

Moi par exemple je trouve éminemment plus crédible n'importe quel arrêt isolé de tramway que l'ensemble de tes tuteurs à haricots que tu prétends avoir plantés toi-même et que, comme une abrutie, tu continues à enfoncer dans le sol devant toi.

Ca, je n'aurais pas dû le dire.

Car soudain ma bouche commence à implanter tout au long des lignes de tramway répertoriées de longue date, et aussi des lignes de bus publiques, ses affirmations qu'elle camoufle en carcasse d'arrêts de tramway, en nouveaux arrêts, inaugurés de fraîche date, à des endroits complètement aberrants situés le plus souvent entre les arrêts traditionnels.

C'est à peine croyable, mais déjà le premier tramway qui passe s'arrête effectivement, alors que le prétendu nouvel arrêt est manifestement un faux.

Des passagers descendent, alors qu'à cet endroit-là rien ne les invite à interrompre leur voyage.

Non, ici rien ne pousse personne à poursuivre nulle part.

((Et pourtant ici il y a des passagers qui montent ; ils attendent le tramway depuis longtemps justement ici, alors que ce n'est pas du tout un endroit pour attendre, au contraire, il est tout encombré des décombres, des gravats et des

ruines qu'on nous impose après l'écroulement délibéré d'un WC public, sans parler de la désolation de ces lambeaux de paysage déchiqueté.))

Pourquoi vous êtes-vous arrêté, demandai-je au conducteur du tramway, alors que cet arrêt ne représente qu'une affirmation cousue de fil blanc. Vous n'auriez pas dû vous arrêter ici, vous auriez dû tout de suite dénoncer comme un faux ce prétendu nouvel arrêt et passer votre chemin.

Mais puisque vous vous êtes arrêté ici, vous auriez aussi bien pu vous arrêter à la première borne d'incendie venue.

Vrai ou faux ?

((Il n'avait fait que son devoir, répondit le conducteur de tramway.

Il devait dans un premier temps et au moins par mesure de prévention s'arrêter à chaque carcasse d'arrêt de tramway, même si lui n'y était encore jamais passé ou si l'arrêt lui paraissait un peu louche, ça pouvait toujours s'avérer utile, car tout ce qui montrait quelque vague ressemblance avec quelque chose comme une carcasse d'arrêt de tramway, le lui imposait dans un premier temps.))

Il est vrai que la plupart de ces affirmations plantées par ma bouche sous la forme de carcasse d'arrêt de tramway ne résistent pas longtemps, retombent très vite dans l'oubli et rouillent tranquillement à côté des rails dans l'herbe dure des steppes de banlieue ((ou disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues, comme dans les arrière-cours ces barres de fer tordues et déracinées sur lesquelles on battait les tapis, leurs moignons envahissent tout et ne cessent de se dévisser et se revisser sur tout.

En plus ces derniers temps ils se donnent souvent rendez-vous dans certains parcs, dans les taillis d'arbustes oubliés, dans les terrains de jeu calcifiés, pour assister ensemble, avec une régularité de conspirateurs, à des séminaires sur le « savoir rouiller »))

Ce qui me fâche cependant, c'est que quelques carcasses d'arrêts de tramway, peu nombreuses toutefois, plantées par ma bouche, non seulement se maintiennent mais se sont carrément imposées :

Ce qui m'étonne, c'est que même les plus vieux contrôleurs de tramway, affectés ici de longue date, les considèrent et les estiment comme de très anciens arrêts de tramway qui, depuis le début, ont toujours été là.

((C'est quelque chose !))

En raison de mes essais d'intervention liés à mes mises au point avec les passagers et les contrôleurs, ma bouche, bien évidemment, ne m'a pas à la bonne, elle me fait la gueule.

Elle aimerait tant déposer plainte contre moi au tribunal, le plus tôt serait le mieux, m'accuser de porter préjudice à ses affaires, et obtenir qu'on me condamne à bien vouloir cesser de revendiquer la totalité de moi-même.

Pourquoi déranges-tu mon travail de relations publiques ? demande-t-elle sans arrêt.

Pourquoi montes-tu toujours sur tes grands chevaux ? demande-t-elle.

Pourquoi fais-tu fuir mes clients, mes créanciers et autres pratiques ?

Tu nous gâches, à toi et à moi, les affaires auxquelles, manifestement, tu ne comprends rien, mais malheureusement tu en vis et tu en profites à mes frais.

A l'avenir tu es prié de ne plus l'ouvrir, dit la bouche.

Au cours de cette escarmouche de notre guerre intime, ma bouche se rend soudain compte qu'elle pourrait me fomenter les pires intrigues pour l'ingestion de la nourriture.

En tout cas un jour elle se laisse aller à la remarque qu'elle trouvait inadmissible que cette nauséabonde bouillie de mangeaille puante fût acheminée vers mon intérieur à travers elle, c'était contraire à la loi, car elle, ma bouche, avait, à n'en pas douter, exclusivement un rôle d'orateur, et était, selon son avis bien fondé, uniquement et absolument une bouche d'orateur et en aucun cas une bouche de bâfreur !

Pour l'ingestion de la nourriture, j'étais donc prié de me faire percer par quelque médecin ou quelque charlatan un autre orifice quelque part pour ne pas l'importuner davantage avec cela.

Au fond elle ne demande rien d'autre qu'une sorte de péage pour la circulation transitaire de la nourriture et un visa de transit pour la libre circulation des boissons.

((Voilà ce que j'ai à payer pour avoir eu avec elle une conduite irréprochable, pour lui avoir accordé une liberté de parole quasi-totale.

Et quand elle trouve que la liberté sans limite qu'elle m'a extorquée ne va pas assez loin, il peut toujours arriver, alors que je suis assis à l'auberge, qu'elle se rebelle pour une raison quelconque, qu'elle se mette à parler pendant que je mange, de telle sorte que la soupe, à peine introduite par la cuiller dans ma bouche, est projetée dehors et éclabousse les clients aux tables voisines, et que le garçon, accouru aussitôt pour me rappeler l'usage des bonnes manières à table, reçoive de ma part en guise de réponse contrite, bien visée et en plein milieu de la figure, le bon huitième d'une boulette de foie. Là-dessus je me fais naturellement et sans tarder interdire peu à peu l'accès de tous les restaurants agréables, où l'on me prie de plus jamais remettre les pieds.))

Que faire pour se défendre contre ce genre de verbiage sorti de soi-même ?

Pour que ce soit efficace ?

Arrêter de parler tout simplement ?

Ce serait peut-être insuffisant ?

((Me retirer dans ma propre bouche ? facile à dire, il est possible qu'on n'aille pas plus loin qu'à l'extrémité de son arrière-gorge.

Et là, est-on censé se précipiter dans l'abîme, pour la seule raison qu'on a reculé jusqu'à sa propre limite et qu'on ne voit pas comment aller plus loin ?

Ce genre de regard vers l'arrière ne nous dévoile pas le pays de nos souvenirs, mais nous fait durement ressentir que nos yeux à l'envers ont toujours omis de se tourner dans l'autre sens et se cognent alors sans cesse et sans espoir au mur de plus en plus épais d'un écran noir.

Mieux vaut se tirer hors de sa propre bouche.

Oui !

Dans un premier temps tirer la langue de la bouche et tout de suite après se tirer la langue à soi-même, au début ce serait certainement un délice.

Se pose alors la question de ce qu'il faut dans un second temps tirer hors de soi-même, une fois que la langue est enfin complètement dehors.

Se tirer soi-même hors de sa propre bouche.

Et plus loin.

Encore plus loin.))

Se contenter désormais de ne s'exprimer que par écrit.

Au moins quand je me concentre ou essaie de me concentrer et que je mets de l'ordre dans mes pensées.

La bouche essaie naturellement de mettre son grain de sel, d'influencer les mots et les pensées notés par le crayon, et quand le crayon ne lui obéit pas, elle crache sur certains mots à peine écrits, à la pointe du crayon, et les rend illisibles sur le papier.

Ou bien elle essaie de planter ses dents dans le crayon qui continue à ignorer sa dictée et respecte à la lettre les formulations des pensées que ma main qui écrit lui instille.

Elle essaie de planter ses dents dans le crayon pour le broyer et se montre odieuse au point de lécher des lignes entières pour les éliminer du papier !

Sans se préoccuper le moins du monde de l'image qu'elle donnerait d'elle-même, s'il y avait un témoin .

Elle dépasse les bornes.

Ecrire au lieu de parler.

Pourquoi n'ai-je pas commencé tout de suite ?

J'aurais sans doute dû écrire dès le début, au moins quelques notes.

D'abord écrire ce qu'il y a à dire.

En écrivant prescrire à la bouche, ce qu'elle aura à dire et comment.

((Ce qui importe finalement, c'est de me réhabiliter, de corriger mon image. Car les calomnies de la bouche m'ont complètement démolis ou peu s'en faut. Si je fais ce genre de reproches à ma bouche, elle nie tout en bloc et prétend que c'est moi au contraire qui essaie de la démolir. Que c'est elle qui doit se défendre contre moi, et non pas moi contre elle.))

Une telle bouche rend la vie impossible, sous quelque forme que ce soit. Je suis donc contraint de continuer à m'écrire ma vie pour continuer à vivre en l'écrivant sur le papier posé devant moi, mot à mot, et de cette manière pouvoir exister encore un peu en quelque sorte.

Ecrire : la seule chance.

La seule issue : mon écriture.

Me prolonger, mot à mot, me métamorphoser en mots, continuer à vivre et continuer à écrire ainsi, mot à mot, ((devenir un œil de mots qui regarde l'avenir devant moi, qui me prévoit et me prévoyant continue à me faire vivre .

Compte tenu de ces circonstances il paraît quelque peu illusoire de vouloir que toute mon histoire, tout ce qui m'est arrivé à moi-même, ce qui m'arrive et m'arrivera encore, si jamais ça doit m'arriver, que tout cela soit un jour à peu près et sans encombre écrit d'un bout à l'autre.

Et il faudrait absolument que cet écrit reflète la manière dont tout ça me serait arrivé, dont ça aurait dû m'arriver, s'il avait été possible que ça me fût arrivé, si tout s'était effectivement passé comme ça aurait dû se passer.))

Mais comment y parvenir, sans être sans cesse contrecarré par sa propre bouche qui mettrait naturellement tout en œuvre pour rendre impossible la réalisation de ce projet secret.

Je ne sais comment, mais j'y arrive quand même.

La nuit c'est le mieux.

Quand la bouche est épuisée par les innombrables discussions et tractations ((pour lesquelles, en raison d'un dégoût insurmontable, je n'éprouve désormais plus le moindre intérêt, je serais même incapable de dire si, oui ou non, la bouche en est sortie victorieuse en emportant le marché, je ne me préoccupe pas non plus de savoir dans quelle mesure la bouche a progressé dans son entreprise visant mon total anéantissement,)) je constate seulement que l'état d'épuisement où la plonge tout cela en est arrivé à ce point que la nuit elle ne mène plus comme avant mes rêves à la baguette en palabrant jusque dans mon sommeil. Peu à peu, mes rêves échappent à sa surveillance et retrouvent l'indépendance et la liberté.

Un répugnant ronflement sortant de ma bouche me donne la mesure de sa plus ou moins grande perte de connaissance.

Prenant le dos de son impuissance comme sous-main, comme sur le plateau d'une table je m'écris moi-même, à travers tant de nuits, je vais de plus en plus loin, je prends de plus en plus d'avance sur ma bouche, et j'arrive ainsi presque au bord du manuscrit de mon histoire à peu près complète dont la fin se profile déjà à l'horizon.

J'écris :

Comment un jour, au milieu d'une terrible chute interminable qui a failli m'ouvrir le ventre, je me réveille en pleine chute en train de fendre l'air.

Enfin je m'écrase sur le sol juste à mes pieds,

sans pouvoir même me lamenter, étant sourd et muet,

sans pouvoir me souvenir de moi-même ni de l'endroit d'où j'ai bien pu tomber à mes pieds,

sans savoir quel aurait pu être ce souvenir.

Ni où le souvenir aurait pu se loger en moi, car à l'intérieur il n'y a de place que pour la douleur, la douleur gagne la terre par la plante des pieds, et même le sol de la plaine autour de moi fait mal.

Je suis déjà adulte ; sans avoir jamais pu grandir j'ai déjà atteint ma taille adulte.

Mon corps a déjà ses dimensions définitives, comme un sac rempli à craquer qui n'aurait jamais été petit.

Puis soudain remonte tout de même le souvenir d'avoir été petit.

Un souvenir comme un demi-sommeil, un rêve éveillé dans l'air.

Etre un enfant, maintenant, mais ailleurs, inaccessible.

Comme mon enquête l'établit, je suis en même temps né aussi d'une autre femme, enfant d'une autre partie du monde.

Je sens qu'en même temps je suis un enfant inaccessible qui grandit ailleurs, et je sens comment l'adulte d'ici, sourd et muet, court après sa propre croissance, sans pouvoir participer à l'enfance que je vis malgré tout.

Je suis loin de moi et inaccessible.

Je lance mon appel à cette enfance simultanée, mais je ne m'entends pas.

Jusqu'au jour où cet enfant inaccessible se rend soudain compte qu'en même temps son avenir a déjà commencé à se dérouler ailleurs.

J'écris :

Comment moi, l'enfant inaccessible, je me dépêche de me rejoindre en grandissant,

pour manquer le moins possible, rien si possible, de mon avenir qui se déroule déjà en mon absence,

où tant de choses sont déjà écrites

par cette main et ce crayon.

Un soir je me décris comme un jeune homme, couché dans le lit de ma chambre, je m'endors, je commence à rêver,

et alors que je jette un regard depuis mon premier sommeil,
je vois s'entrebâiller la porte de ma chambre,
et dans l'entrebâillement ma vieille tête,
dont les yeux emplis d'inquiétude lancent dans le rêve du jeune dormeur
un faisceau de regards
porteurs d'une nouvelle, avant que, bien trop tôt,
la porte ne se referme...

Maintenant il ne me reste plus qu'à écrire l'histoire jusqu'au bout.

Depuis longtemps déjà, je ne saurais plus dire qui dit vraiment tout ce qui a déjà été dit jusqu'ici.

((Alors que je croyais jusqu'ici avoir dit moi-même tout ce qui a été dit jusqu'ici, j'ai maintenant l'impression d'écouter plutôt ce qui se dit au lieu de le dire moi-même.

C'est pourquoi, depuis longtemps, je ne saurais plus dire exactement, si c'est moi qui écoute ou si c'est vous.

Je suis probablement ici depuis des années, depuis toujours, à attendre que vous fassiez surface au jour d'aujourd'hui, pour dire enfin, à propos de nous, tout ce qui s'est dit jusqu'ici, tout ce qu'on a pu dire pour ainsi dire.

Ne trouvez-vous pas aussi que vous et moi nous sommes réciproquement effacés au point qu'à vrai dire aucun de nous ne parle ni ne donne rien à écouter aux oreilles de celui qui écoute?

Et peut-être nous sommes-nous effacés à présent au point d'écouter et dire en même temps ce qui se dit ; nous nous écoutons, il faut enfin le dire, dire à tour de rôle ce qui se dit enfin en écoutant, peu importe si quelqu'un l'entend ou non, oui, tout en écoutant nous devons enfin dire ce qui aurait dû être dit depuis longtemps, et tendre l'oreille pour écouter ce qui se dit, tout en disant écouter ce qui se dit, nous auditionner l'un l'autre et nous écouter dire ce qui doit être dit, tout en tendant l'oreille l'un vers l'autre pour entendre dire, comme il a été dit, ce qu'il faut dire et finir par nous interdire.

Ou n'est-ce que le crayon écrivant en silence qui parle ici ?

Ma partie cadette dans une autre partie du monde s'est entre temps rapprochée de moi par sa croissance, si vite qu'elle a atteint l'âge qu'il faut, alors que moi, le plus âgé n'ai pas avancé en âge, je me suis mis en attente, je suis resté pour ainsi dire suspendu au même âge à attendre le moment précis où le cadet me rejoindra.

Voilà que nous nous faisons face, debout de part et d'autre de l'océan, et moi j'écrirai et je décrirai comment la partie cadette qui fait partie de ma personne, me rejoindra lentement par-dessus la mer en grandissant vers moi.

Ou moi vers vous.

Je décrirai comment j'attendrai dans un port l'arrivée d'un bateau, ou peut-être dans un aéroport l'atterrissage d'un avion.

Quand sera venue l'heure de l'arrivée, celui qui attend, dès qu'il apercevra pour la première fois celui qui arrive, se confondra immédiatement avec lui, et l'arrivant pourra tout aussi bien être l'attendant venu le chercher qui quant à lui se confond et se mélange – au point de s'effacer - avec l'arrivant qui attend d'être emmené.

Vous avec moi.

Moi avec vous.

Nous n'aurons même pas besoin de présentations solennelles, vous allez voir !

Ensuite, quand nous ferons surface quelque part, nous serons comme deux êtres avançant côte à côte qui, étrangement, formeront une unité, car tout en avançant d'un pas régulier, mais pas vraiment au pas cadencé, nos deux corps se confondront de temps en temps en une seule et unique personne, pour, tout de suite après, se diviser à nouveau en douceur sans être obligés de se séparer, et continuer à avancer côte à côte comme un seul corps, impossible à distinguer de son ombre projetée en l'air.

Et vous verrez, quand nous serons, quand nous aurons été ensemble dans une pièce, solidement plantés sur nos jambes à deux points différents de la pièce, et après, quand nous aurons quitté la pièce, les deux points au sol se rebelleront, parce qu'ils ne voudront pas rester déchirés plus longtemps en deux parties différentes du même point, le plancher ondulera de toutes ses planches et toutes les lames de parquet bondiront à travers la pièce et il ne pourra plus y avoir de calme dans une telle pièce, à moins que quelqu'un n'y retourne tracer un trait entre les deux parties déchirées du point.

Un trait d'union, voyez-vous, pas un trait de séparation, bien sûr.))

A l'époque déjà j'aurais donc presque failli finir ce livre, si l'entreprise n'avait malheureusement échoué au dernier moment.

Car soudain la bouche a refait surface.

Tais-toi, malfrat, m'interrompt soudain la bouche.

Tais-toi, malfrat mal léché !

Devrai-je donc quand ton livre paraîtra, sans cesse et toujours raconter à nouveau à tes lecteurs, comment l'enfant que tu as été te recherchait

désespérément ? t'écrivant des lettres auxquelles tu ne répondais pas ? t'appelant au secours, te cherchant, mais toi tu n'étais nulle part, introuvable ?

Puis un jour il t'a quand même trouvé. Debout à ta porte, il a sonné, et toi tu as ouvert à toi-même. Quand tu as ouvert, quand tu t'es vu toi-même, debout devant la porte, tu as pris tes jambes à ton cou, tu t'es sauvé pour t'échapper à toi-même et à la frousse qui montait en toi comme un orage dérisoire.

Tu t'es poursuivi évidemment, tu t'es obstinément couru après, bien sûr.

Tu t'es repoussé après t'être rattrapé !

Et le jeune homme t'a couru après de plus belle, il t'a rattrapé et il a bondi sur tes épaules, il t'a précédé de ses bonds, et toi tu t'es retourné pour t'arrêter.

Tu voulais encore te repousser !

Mais à la place, ta main s'est refermée sur le vide, qu'elle ait été saisie et entraînée ou poussée, et vous deux ensemble vous voilà sous un camion-citerne qui a dû vous rouler dessus dans cette rue encombrée aux heures de pointe...

Mais pourquoi, dans cet hôpital où on a transporté ce qui restait de vous et où tu t'es réveillé après une petite éternité, pourquoi soudain as-tu été capable de parler et d'entendre, alors qu'auparavant tu étais sourd et muet ? Ai-je raison ou non ?

Serai-je dans l'obligation, après la parution de ton livre, de te soupçonner et de t'accuser peut-être d'homicide involontaire ?

Qu'est-ce que tu crois ? Elles sont à qui ces cordes vocales qui font résonner tes mots quand tu parles ?

Qu'est-ce que tu crois ? Elles sont à qui ces lèvres qui disent tout ça en ce moment ? Ce sont les lèvres de ce jeune...

Boucle-la, malfrate ! dis-je à la bouche, tu n'es qu'une bouche d'égout, tu me dégoûtes !

Jamais tes lèvres n'ont parlé avec ma langue, sûr et certain.

Et ces lèvres n'ont jamais pu me lancer le moindre mot, ni à moi ni à l'enfant que j'ai dû être en même temps, comme tu veux me le faire croire.

Qui es-tu, la bouche, pour oser affirmer une chose pareille ?

Je n'affirme rien du tout, répliqua la bouche, et je n'ai jamais affirmé pareille chose.

Je ne sais pas qui je suis.

Je suis seulement la bouche qui dit ce qu'il y a à dire et ce qui doit être dit ; je ne sais rien d'autre ;

je ne sais pas qui je suis encore ou ce que je devrais être d'autre, et je ne veux même pas le savoir.

Et tout ce qui tourne encore tout seul et s'embrouille en moi sans que je puisse l'empêcher, avant que les lèvres ne le délivrent et que tout ça se dise et se prononce tout seul là-dehors, à moins que rien ne se dise, que ça trébuche, que

ça bafouille et échoue en balbutiant comme l'écho d'un cri d'oiseau resté coincé dans la houle du soir, dont l'aile d'ombre s'effiloche au crépuscule...

Que répondre à ça ?

Je n'y accorde pas la moindre attention.

Mais je dis simplement ; Toi la bouche, boucle-la, s'il te plaît, et garde-la bouclée pendant un bon bout de temps !

Quand je vois dans la glace comme ma bouche a honte, comme elle veut se retirer dans ma cavité buccale et s'y recroqueviller, je ne le lui permets pas, je l'expulse à nouveau dehors, je force les lèvres à s'extérioriser, elles en paraissent tout enflées, regardez.

Mais la bouche, naturellement, gagne encore une fois. Je n'ai rien à opposer à ses allégations censées me mettre la corde au cou, je n'en peux plus.

Le silence que je lui ai ordonné m'est nécessaire pour me remettre de son importune insistance.

Il n'a malheureusement pas assez duré, soudain elle adopte un ton bien différent :

Tu m'entends ? dit-elle, dommage que nous ne nous entendions pas mieux !

Pourquoi, je me le demande, ne pas présenter enfin au public cet excellent numéro, tu sais bien, le meilleur numéro dont nous disposions, celui que d'habitude on garde en réserve pour la fin, le dernier atout : le numéro « Ta bouche et toi » ou « Moi et ma bouche » ou « Ma bouche d'égout et moi » ou « Moi et ma bouche d'égout »

Avec ça nous pourrions vraiment arriver au top.

Et surtout gagner de l'argent, ce qui serait encore plus urgent.

((Car j'ai le regret de t'annoncer que nous sommes complètement à sec.

Quasiment ruinés.

Dépôt de bilan peut-être ou faillite, tu comprends ?))

Qu'a-t-il à répondre à cela ?

Oui, oui, vous avez raison, répondons par les faits, ils parlent tout seuls.

Tu entends, la bouche, ce numéro « Ma bouche et moi » ou « Toi et ta bouche d'égout », quel qu'en soit le nom, est en train d'avoir lieu.

Ce qui m'étonne, c'est que toi-même tu ne t'en sois pas encore rendu compte.

Toi non plus tu n'es manifestement plus tout à fait la même.

Ce que je suis en train de vous dire, vous convient-il ?

Ou bien voulez-vous que je vous donne autre chose à entendre ?

Que voulez-vous me dire à l'instant ?

Vous ne trouvez vraiment rien d'autre à me dire ?

Vous êtes sérieux ?

Vraiment ça et rien d'autre ?

Menant ma propre bouche à la baguette, j'aurais dû consulter un thérapeute approprié qui aurait instantanément et facilement pu m'aider dans cette affaire et l'aurait fait tout de suite ?

Mais qu'est-ce que vous croyez ?

Qu'est-ce que vous croyez ? Qui aurait exposé au thérapeute cette requête peu commune ?

Moi ou ma bouche ?

Et on peut s'imaginer sans peine qu'il n'aurait pas fallu beaucoup de temps à ma bouche pour mener le thérapeute à la baguette.

Jusqu'au moment où le thérapeute, ayant pris le parti de sa nouvelle meilleure amie, autrement dit ma bouche, aurait sérieusement commencé à me conseiller, s'il vous plaît, de me soumettre mieux qu'auparavant à sa nouvelle meilleure amie, autrement dit ma bouche, de l'écouter et de lui obéir...

J'ai seulement pu mobiliser assez de force pour supporter tout ça jusqu'à maintenant en me rappelant toujours et encore cette lueur intérieure, ce scintillement qui se cache en moi et que j'entends plus que je ne le vois. Quand parfois je tourne le regard à l'intérieur de ma tête, où je le fais descendre en diagonale, j'entends alors sortir de moi ce clignement de lumière qui a beaucoup à voir avec moi.

Vous vous rappelez :

Ce clignement audible, scintillant en moi de toutes ses petites ampoules de lampe de poche en nombre presque infini.

Ce clignement, en louchant au fond de cette fente qui s'ouvrait en me démangeant à la base du cou ou même déjà au sommet de l'épaule, j'ai toujours voulu l'extraire de moi pour m'en parer aussi à l'extérieur.

Maintenant je le laisse à l'intérieur.

De temps à autre il se liquéfie et me comble au point qu'en jetant mes bras vers le haut, je deviens pareil à un arbre qui, solidement planté dans le sol de la plaine, grandit si vite que sa cime ancre les pointes de ses rameaux sur toute l'étendue du ciel .

A d'autres moments il m'arrive aussi d'être un arc-en-ciel qui, à la fin de l'orage, délivre son discours de couleurs.

Un arc-en-ciel qui se compose en moi de ces toutes petites lampes de poche en nombre presque infini.

Entre temps j'ai réussi à transformer mon système nerveux en instrument de musique logé à l'intérieur de moi.

Tous les sentiments qui naissent en moi avec l'intelligence musicale de mes sensations, sont amenés à émettre un clignement de lueurs brillantes et un scintillement éclatant quand je pince les cordes sur la harpe de mon système nerveux.

Résonnant de toutes mes cordes tendues sous ma peau en épais faisceaux à travers ma caisse de résonance interne, j'entends aussi naître les pires sentiments liés à mon existence désespérée comme un événement musical ininterrompu à couper le souffle, alors toute désolation et toute tristesse me deviennent un bonheur sauvagement mélancolique poussé au plus haut point.

Des grappes de sons réunies en masses de sons de plus en plus épaisses s'infiltrèrent en moi par le sommet du crâne, coulent à travers mon corps tout entier, descendent et se balancent jusqu'à la plante de mes pieds, finissent par se perdre dans le sol de la plaine et tout le paysage autour de moi, secoué d'allégresse, éclate d'un fou rire convulsif.

Comme je sais bien que je suis seul à pouvoir entendre tout ça en moi et personne en dehors de moi, je sais aussi ce que manquent tous les autres en dehors de moi et combien ils pourraient en être jaloux.

Un ingénieur du son qui, un jour, a provisoirement fixé des microphones sur ma peau en a enregistré quelques minutes avec un simple magnétophone à cassettes ; sérieusement ébahi et séduit, il voulait continuer.

Mais moi, je ne l'ai pas laissé faire.

C'était naturellement ma bouche qui avait manigancé tout ça, elle avait, j'en suis persuadé, établi un accord contractuel avec un agent, sans se concerter avec moi au préalable.

Mais les enregistrements en studio qui devaient suivre auraient plutôt ressemblé à des séances de torture dans une salle d'opération : avaler le tuyau d'une sonde gastrique pour ma propre gastroscopisation alors qu'en même temps je me ferais enfiler par le bas un tuyau supplémentaire pour ma propre microphonisation, ça je ne pouvais pas l'admettre !

((C'est pourquoi ma bouche prétend que je ne suis pas seulement un malfrat mais aussi la raison principale de notre totale et future ruine économique avant que ne tombe le rideau final sur notre dernière défaite commune.

Et un jour avec moi aura disparu le plus grand artiste d'un genre qui, lui aussi avec moi, aura disparu à jamais.))

L'art musical de mes nerfs n'appartient qu'à moi, à moi seul, et disparaîtra après moi.

Non, je ne suis pas tombé sur la tête, moi seul le mérite et personne d'autre.

((Qui d'autre que moi mériterait autant que moi, si peu soit-il, ce miracle, révélé à moi seul, caché en moi ?))

Ce que je suis en train de vous dire, vous convient-il ?

Si vous voulez que je vous donne autre chose à entendre, je ne peux hélas plus vous rendre ce service.

((Tout au plus puis-je encore caser un bonjour à Monsieur votre père, à Madame votre mère, à celui ou à celle que vous aimez.

Pour des vœux plus spécifiques il ne reste plus le moindre millimètre.))

Hélas !

Vous auriez pourtant eu bien assez de temps pour étaler devant moi vos vœux jusque dans les moindres détails.

Maintenant il est trop tard.

Que voulez-vous me demander encore ?

Si je l'ai fait avec une ou plusieurs femmes ?

Mais bien sûr, qu'est-ce que vous croyez ?

Je suis depuis toujours avec une femme, naturellement, depuis toujours elle fait partie de moi et le fera toujours.

Comment ?

Vous voulez que je vous en parle ?

Mais ça ne vous regarde pas !

Alors je vous en prie...

Bon, si vous insistez.

Un jour, j'ai rencontré une femme merveilleuse, la femme de ma vie avec laquelle j'aurais volontiers, et à vrai dire depuis ce jour-là et pour toujours, voulu continuer à partager ma vie.

Nous étions tellement faits pour être ensemble qu'au fond il n'y avait aucun besoin pour être ensemble de vivre ensemble au même endroit.

Ce qui fait que nous étions pour ainsi dire toujours ensemble, alors que nous vivions presque toujours à des endroits différents.

Ne jamais nous rencontrer en personne ou presque jamais ne pouvait pas nous séparer, au contraire.

C'était comme si nous n'avions pas besoin de téléphoner pour communiquer chaque fois que nous en avions envie et pour toujours nous entendre à merveille, même quand nous étions loin l'un de l'autre, sur différents continents par exemple.

Rien de tout ça ne pouvait nous séparer, même si nous ne devions plus jamais nous rencontrer en personne, nous serions pourtant et pour toujours ensemble, et resterions proches l'un de l'autre, oui, c'est bien ça, pour toujours, parce que nous avons aussi appris très vite à nous aimer de loin, et aussi à nous étreindre à distance comme les amants que nous étions et à nous sentir dans cette profonde réciprocité, même si le globe terrestre entier devait nous séparer ou nous séparerait de facto.

((Dans ce cas le globe terrestre, qui nous séparait ou devait nous séparer, se faisait étreindre lui aussi dans notre étreinte.))

Et un jour, lorsque longtemps après nous nous rencontrâmes et nous rejoignîmes enfin en personne dans un même lieu où nous avions convenu de nous revoir en

personne, alors que nous nous regardions pour de vrai avec nos propres yeux si longtemps après et qu'enfin je la revoyais, j'entendis ma bouche ravie lui lancer cette apostrophe : amène-toi par ici, salope, qu'est-ce que t'attends pour me donner ton gros cul que je te labore comme il faut, que je te baise en long et en large et bien profond...

Là-dessus, dans un premier temps, elle éclata de rire.

Mais quand pour sceller notre amour vint enfin le moment d'échanger notre premier vrai baiser après si longtemps, je lui mordis soudain les lèvres et même le cou au lieu de l'embrasser en bonne et due forme, et là-dessus, naturellement, elle prit la fuite pour toujours....

jusqu'à la Saint-Glinglin sans doute...

et depuis ce jour je la cherche, en vain, mais ne la trouve nulle part. ..

((cependant je continue à chercher, jamais je ne cesserai de chercher, jusqu'à ce qu'un jour, très très éloigné peut-être, qui sait, ainsi cherchée, elle se laissera trouver, mais où, je me le demande.))

Avec une bouche comme la mienne il était donc bien difficile de faire son trou quel que fût le public, c'est pourquoi je m'étais retiré dans la solitude la plus totale, mais même là ma bouche ne me laissait pas tranquille, pas du tout, elle haussait la voix, m'entraînait dans des soliloques sans fin et toutes sortes de contraintes du même acabit...

Auxquelles cependant je me soustrayais peu à peu en m'efforçant d'entraîner mon ouïe à ne plus écouter, à faire exprès de ne plus, de ne rien écouter, de cesser d'écouter tout simplement.

Alors enfin elle se résigna et peu à peu elle ne dit plus mot.

Elle se tarit comme un puits asséché.

Et une fois de plus on est redevenu sourd et muet pour longtemps.

Mais récemment, tout à l'heure pour être exact, j'ai recommencé à ouvrir soudain la bouche sans réfléchir, à me remettre à parler, timidement d'abord, puis de manière tout à fait normale, oui, oui, quand tout à l'heure je vous ai vus ici, c'est bien ça, m'est revenu le courage de dire enfin ce qui doit être dit, parce qu'il faut enfin dire ce qu'il y a à dire, et peu importe si quelqu'un l'entend ou non.

Et voilà que, par chance, vous m'avez écouté jusqu'à maintenant.

Et vous continuez encore à m'écouter !

N'est-ce pas fabuleux ?

((Et que dites-vous de cette bouche ?

Ne s'est-elle pas jusqu'ici comportée de manière irréprochable ?

Jusqu'ici elle s'est montrée bonne bouche et s'est comportée à votre égard de manière irréprochable, n'est-ce pas ?

Et je suis tellement reconnaissant de pouvoir dire maintenant avec cette bouche ce qui doit enfin être dit.

Le dire à moi aussi.

A moi surtout.

Ouvrir enfin la bouche et la refermer, simplement ainsi.))

Mais au cas où ma bouche recommencerait à se battre avec moi pour m'anéantir, ce que, naturellement je crains toujours un peu, alors j'espère que cette fois-ci je saurai me défendre avec assez d'efficacité pour, cette fois-ci, ne pas avoir le dessous.

Mais je ne sais pas encore comment, naturellement.

((Je me clouerais le bec en tout cas, je me couperais le sifflet comme il faut, et en tous les cas je me mettrais un bâillon au risque de m'étrangler avec ma propre bouche.))

Boucle-la, la bouche ! m'entends-je hélas à l'instant crier à ma bouche, non, ne l'ouvre pas surtout. Tu ne me diras pas un mot, non, pas un traître mot ; elle ne doit surtout pas réussir à me dire, à prononcer clairement le premier mot, je dois l'empêcher à tout prix, ((je dois me mettre le bâillon !

Boucle-la, la bouche !

Ce n'est pas comme ça que je m'en sortirai une fois pour toutes, je le sens,)) j'essaie donc de m'arracher, de m'extirper ma propre bouche, mais comment faire, tout le monde sait que c'est impossible.

Mais à ma grande surprise, je ne sais pas pourquoi ni comment, ça devient possible, c'est même facile, et tandis que je me mets le bâillon, que ma main m'en retourne une, perd pied et dérape sur mon visage, je suis sidéré de voir avec quelle facilité, quelle simplicité ma bouche se laisse tout simplement décoller de ma tête !

Presque comme la peau d'un fruit trop mûr...

Je pèle la bouche de mon visage, puis, je ne sais comment, je bondis encore hors de ma bouche en passant par ma bouche et je laisse ma bouche ((toute seule derrière moi,)) je la laisse là,((debout, avec vous dans la salle, elle reste coincée, bloquée en l'air,)) je cours hors de ma bouche, je me sauve et j'arrive de l'autre côté, quelle chance j'ai eue de pouvoir m'échapper encore.

De justesse.

Que me dites-vous ?

Vous me dites de rester tranquille !

Vous voulez me dire de me taire ?

De me calmer d'une façon ou d'une autre ?

Mais je ne suis plus du tout là !

Comment ? Vous dites que vous ne me croyez pas, parce que vous m'entendez très nettement parler ?

Oui, oui, mais ça sort de ma bouche, elle est encore avec vous, mais moi, je n'ai plus rien à voir avec elle.

Vous ne voulez pas me croire ?

Regardez mieux, faites un effort, je vous prie !

Vous me voyez encore quelque part ?

Où je vous prie ?

Nulle part ?

Non, mais très flou, dites-vous ?

Oui, vous voulez dire cette chose là-bas, bloquée en l'air, ces espèces de bourrelets, ces lippes fichées dans cette tache de lumière qui pendouillent et se balancent là-haut.

Ce n'est pas moi : C'est ma bouche.

((Vous voyez, maintenant vous ne me voyez même plus comme quelque chose de flou, vous ne me voyez pour ainsi dire plus du tout !))

Non, je ne peux pas vous dire où je suis, hélas je ne peux pas vous donner mon adresse.

((Pas encore du moins, pas aujourd'hui, un autre jour peut-être...))

Dans quelques semaines, je pense, ou quelques mois, dans quelques années, c'est sûr.))

Car ma bouche me persécuterait, elle me suivrait partout pour me remettre le grappin dessus, vous comprenez !

Car si ma bouche n'a plus de tête, plus de visage à elle où elle soit à sa place, où elle se sente chez elle, elle ne continuera pas éternellement à voler sans but, à parcourir en vain tout le ciel, non, elle se cherchera très vite une nouvelle tête, un nouveau visage qui lui convienne et elle y prendra place, c'est sûr et certain, c'est ce que je voulais à tout prix vous dire encore, vous serez sûrement d'accord avec moi, et vous en verrez vite la raison !

Qu'êtes-vous en train de me dire ?

Vous dites que vous m'entendez à peine, vous ne percevez quasiment plus, même pas vaguement, ce que j'essaie de vous dire ?

Que voulez-vous dire par là ? D'un coup vous ne voyez même plus la bouche bloquée en l'air, ((ses lèvres d'ombre ne sont plus là, coincées en l'air au milieu de la salle ?

Eh bien, on peut se demander où elle a bien pu filer !

Où peut-elle bien être...))

Ne pourrait-elle pas avoir jugé que ses lèvres iraient à merveille avec votre visage ?

Ne se serait-elle pas, qui sait comment, enfilée ou collée sur votre visage ?

Ou peut-être se serait-elle plutôt écrasée soudain sur la plaine de votre visage, au beau milieu ?

Elle aura sans doute commencé à s'y installer, allez savoir.

Pour devenir votre véritable bouche, n'est-ce pas, votre indélogeable nouvelle bouche, si vous voulez, installée à la place où, d'habitude, devait figurer votre bouche à vous, au cas où vous en auriez disposé d'une.

((Vous saviez depuis le début que risquait d'arriver ce qui a fini par arriver, n'est-ce pas ?))

Et maintenant cette bouche est donc manifestement et complètement vôtre, n'est-ce pas ?

Car à partir de maintenant c'est à vous de dire avec cette bouche, et vous le direz enfin, ce qui aurait dû être dit depuis longtemps !

Oui, à partir de maintenant vous direz ce qu'il y aura à dire !

Oui, à partir de maintenant c'est vous qui allez dire ce que moi j'avais à dire jusqu'ici !

C'est à vous maintenant !

Arrêtez de vous lamenter, vous n'en avez pas la moindre raison !

((Vous avez gagné sur toute la ligne !
Comment ?))

Si au moins vous n'aviez qu'une seule fois dit ne serait-ce qu'un seul mot, mais vous n'avez fait que vous taire, ((savez-vous, mais maintenant ça non plus n'a plus la moindre importance !))

((Maintenant vous ne m'entendez plus ?

Ca ne m'étonne pas du tout, car moi non plus je n'entends quasiment plus rien de vous !

Comment ?

Je vous dis tout ça alors que je sais parfaitement que vous ne pouvez plus l'entendre mais je le dis malgré tout ? Parce qu'il y a très très longtemps que je n'ai absolument rien pu entendre de vous, oui, depuis très longtemps plus rien entendu, absolument rien !))

Comment ?

((Non, vous n'allez pas encore recommencer !))

Elle ne se ferme plus, elle ne veut plus se fermer ?

Alors là, ça ne me regarde plus du tout !

Bouclez-la et plus vite que ça !

Vous êtes prié de ne pas l'ouvrir!

Il ne manquerait plus que ça !

Gert Jonke

Orateur à toute heure

Ce que je suis en train de vous dire, vous convient-il?

Ou bien voulez-vous que je vous donne autre chose à entendre?

Si je dois dire autre chose que ce que je suis en train de vous dire, vous devez me le dire.

Et si vous voulez que je vous donne autre chose à entendre que ce que je suis en train de vous dire, vous devez me dire très précisément ce que je dois vous dire d'autre, si vous ne voulez pas entendre ce que je suis en train de vous dire!

En vérité, je vous dirai bien volontiers tout ce que vous voulez bien entendre!

Vous devez seulement me dire quoi.

Que vouliez-vous me dire à l'instant?

Ah, c'est ça, vous vouliez seulement me dire que vous voulez tout simplement continuer à m'écouter comme avant.

Ça me fait bien plaisir.

Manifestement vous comprenez bien et même parfaitement tout ce que je vous dis.

Eh bien, le mieux ce serait que je vous raconte maintenant l'histoire de ma bouche.

En effet, ce que je crois, ce dont j'ai l'intime conviction, c'est qu'elle ne me concerne pas seulement moi, mais vous aussi et même vous surtout.

C'est bien ça.

Oui, vous aussi.

Comment?

Vous voulez savoir pourquoi?

Que peut-on répondre à ça?

Je sais comment faire pour qu'instantanément ce soit pour vous une évidence: Voulez-vous, je vous prie, raconter d'abord peut-être l'histoire de *votre* bouche?

Car vous savez que là, je crois, oui, j'en ai la certitude, que l'histoire de votre bouche ne vous concer-

ne pas seulement vous, mais moi aussi et même moi surtout.

C'est pourquoi je suis vraiment curieux de l'apprendre, vous devez pouvoir le comprendre.

Que dites-vous?

Pas tout de suite, c'est trop tôt pour vous, ça ne vous arrange pas du tout?

C'est donc ça, comme pour l'instant vous ne désirez pas encore vous prononcer au sujet de votre bouche à vous, vous voulez que d'abord je vous parle de ma bouche à moi.

Vous savez, je vous l'ai déjà dit, presque toujours, tout au long de ma vie, je me suis tu tout simplement.

Oui, sans doute, j'ai toujours été muet et même sourd, je crois.

Oui, jusqu'au jour où on a voulu m'aider, où on m'a pour ainsi dire aidé, sans doute, je pense, dans un soi-disant sanatorium où on m'a forcé à entrer pour me soumettre à un traitement spécial, à une opération que je dus subir, à laquelle je fus mêlé, peut-être même à une transplantation pour réparer quelque chose en moi.

Après un temps interminable on me fit enfin savoir que tout s'était bien passé, et que je disposais désormais d'une bouche entièrement neuve.

Et que je devais soumettre cette bouche, cet orifice tout neuf à un sérieux apprentissage et qu'il me faudrait procéder avec un certain soin.

Dès le début je me suis efforcé d'habituer ma bouche à la plus grande précision et peut-être y ai-je mis un peu trop de zèle.

Et peut-être parfois aussi un peu trop de sévérité.

Ça se peut.

Au début pourtant tout semblait commencer sous les meilleurs auspices, dans une sérénité rappelant un ciel totalement dégagé, dans une lumière agréablement aveuglante et éblouissante.

Arna à l'Arno

Arno voit verrue vissée au gros cul d'Arna.

Verrue dure, fort dure, quasi granite
Verrue granite, granite verrue
Granite crisse sur sable

Arna avec verrue sur sable
S'assoie sur sable au sol
Granite crisse sur sable

Arno zyeute verrue vissée cul d'Arna
Arna dit *verrue partie verrue partie*
Domage dit Arna

Arna dit *dommage, verrue rubis*
Soir suivant Arno meurt sur sable
Arna paie toubib rubis

Paie toubib
Embarque cercueil
Départ ce soir
Puis nuit grand bruit
Puis rire

Depuis
Pommes de pin bruissent
Bruits étranges.

Pour ma bouche mon visage devenait une cour de caserne, où, au moins huit heures par jour, elle devait faire l'exercice sous mes ordres.

En guise d'exercice j'ordonne à ma bouche toute neuve d'obéir à une règle de base de l'articulation communément admise, à savoir de répéter sans relâche, mais surtout pas exactement la même chose répétée à l'identique, ce qui serait à la portée du premier imbécile venu, mais toujours suivant des variations mûrement réfléchies qui se suivent selon une échelle chromatique.

De commencer avec la diphtongue qui lui est propre:

LOU BOUCHE
OU LOU CHIOUN DOU TROUNOU
DOU POUNSOUR
OU DOU SOUS POUNSOUS

Ce qui, dans une traduction approximative veut à peu près dire ceci:

LA BOUCHE
EST LE CHIEN DE TRAINÉAU
DU PENSEUR
ET DE SES PENSÉES

Mais pour acquérir une certaine routine, pour apprendre à maîtriser le maniement de la glotte située au sommet de l'isthme du gosier – elle représente en effet pour chaque tête parlante, comme pour chaque navire, quelque chose comme la barre du bateau, qui doit être reliée au gouvernail invisible sur la paroi antérieure, à la proue des lèvres pointées au moyen d'un cordage transparent tendu à travers le marécage salivaire de la bouche – pour acquérir cette routine, il est malheureusement indispensable aussi de répéter l'exercice sus-mentionné, plusieurs heures par jour, de façon atone, c'est-à-dire sans voyelles ni diphtongues, en prononçant exclusivement les consonnes:

L BCH
ST L CHN D TRN
D PSR
T D SS PNSS

Je voulais obtenir qu'à chaque fois elle restitue mes pensées avec plus de précision qu'elle ne le pouvait d'ordinaire, et ce serait surtout à son avantage absolu et exclusif.

Puis soudain la bouche toute neuve se mit toute seule à s'insurger sauvagement contre moi, sans que je m'y attende le moins du monde.

Alors que je ne m'étais jamais disputée avec elle.

Alors sa rage et sa frénésie éclatèrent, une écume révoltante gicla de ses lèvres, comme une sorte de révolte épileptique.

Tais-toi, malfrat, ta bouche c'est moi, hurla ma bouche, elle voulait que je me taise illico et plus vite que ça.

Qui s'y entend en parole, me demanda la bouche, toi ou moi?

C'est elle qui parle après tout, me dis-je, ce n'est pas moi, et, c'est la moindre des choses, je ne dois pas l'empêcher d'ouvrir la bouche, je ne dois pas lui clouer le bec.

C'est moi qui parle, dit-elle, ce n'est pas toi, que ce soit clair une fois pour toutes!

Et puis progressivement la bouche se mit à dire aux gens de plus en plus souvent le contraire de ce que je lui avait recommandé de dire, de ce que j'aurais trouvé ou trouverais souhaitable de dire.

Et à exprimer toujours un avis tout à fait contraire à ce que je lui avait recommandé d'exprimer.

À présent elle se met à me combattre en public, à me calomnier et à me diffamer comme si, impitoyable, elle voulait m'anéantir.

Et elle dit toujours des choses qui sont sans aucun rapport avec moi.

Ou elle dit les choses d'une manière telle qu'elles n'ont plus aucun rapport avec moi.

On pourrait penser qu'elle a l'intention de me détruire complètement en parlant ainsi avec ses calomnies acérées et continuelles.

Et chaque fois que je tente la moindre petite tentative pour me défendre, elle m'engueule en retour: Tais-toi, malfrat, la bouche c'est moi, c'est moi qui dis ce qui doit être dit, ce qui doit enfin être dit, et tu ne m'empêcheras plus de dire ce qui est à dire, tu es resté trop longtemps sans rien dire.

Elle me fait courir les bistrotts et leurs tables d'habitudeés où je remporte de fulgurants succès qui pourtant me donnent la nausée, car il suffit que je désire prononcer quelque part quelque conférence subtile et sensible, pour qu'elle me force soudain à parler des réformes urgentes du ramassage d'ordures au lieu de parler des petits arc-en-ciel dans la rosée du matin.

Donc à la place de *rosée du matin* et d'*arc-en-ciel cristallin* voire de *petit lapin*, on entendra soudain sans s'y attendre *dioxine dans l'urine* ou bien *taux de strychnine*.

Jusqu'à ce jour, oui, aujourd'hui encore, je reste convaincu que tout ce que j'ai pu entreprendre à l'intention de ma bouche était exclusivement basé sur une précautionneuse circonspection, sur l'amour du travail bien fait, sur la bienveillance pouvant parfois aller jusqu'à l'abnégation ou avoisiner dangereusement l'envie de me sacrifier moi-même pour cette bouche toute neuve, soi-disant mienne.

Et malgré tout, voilà qu'un jour je me suis retrouvé là, debout, à ma très grande surprise, sans savoir

comment j'ai pu en arriver là avec une totale soudaineté (pour ne pas dire une soudaineté totalitaire!), dans la position d'un orateur populiste complètement abasourdi devant une importante sinon gigantesque foule que j'engueule et qui, enthousiaste, me renvoie en chœur ses hurlements, oui, il y a là de quoi surprendre, oui ou non?

Et ce jour-là j'ai sans doute dit exclusivement des choses qu'ici, même par allusion, je n'oserais répéter, que je ne voudrais pas infliger ni à moi ni à vous, sinon vous me jetteriez dehors, illico et à juste titre.

Comment?

Je n'en crois pas mes oreilles!

Non! Tout à fait impossible, j'étais complètement abasourdi.

Je ne savais même pas ce que je disais en disant ce que je disais, et tout ce qui s'y rapportait m'est à peu près complètement sorti de la tête.

Mais vous savez bien que vous pouvez me dire tout de suite si vous voulez que je vous dise autre chose que ce que je suis en train de vous dire.

Dites-moi donc, en gros et approximativement, ce que je suis censé avoir dit ce jour-là.

Vous en savez certainement bien plus que moi qui ne sais qu'une seule chose: j'ai hurlé.

Me mettant à hurler tout seul, j'ai sans doute brailé, beuglé quelque chose.

Mais pourquoi voulez-vous à tout prix que je le dise, même en gros et approximativement?

Mais ce n'est tout simplement pas possible!

Vous étiez bien présents ce jour-là, vous m'avez entendu, et vous le savez exactement, mais vous ne voulez pas me le dire, vous voulez absolument l'entendre une fois encore dit par moi.

Vous me faites une drôle d'assemblée plénière, pleine de plein de valises pleinement pleines.

Tout à l'heure j'avais peur que, peut-être, vous me jetiez dehors.

Et vous auriez eu pleinement raison.

Et voici que, soudain, je me retrouve dans la situation inverse, dans ce genre de situation inconfortable, qui à l'inverse pourrait m'obliger moi à vous jeter dehors vous, illico.

Mais comme je me suis engagé à répondre à tous vos désirs autant qu'il me paraît possible,

voici ce que ce jour-là je pourrais approximativement avoir dit peut-être.

Au moins en gros:

Je sais seulement que je me suis simplement mis à hurler.

Je vais donc faire de même, je vais simplement me mettre à hurler.

Disparaissez sous terre enfin!

Croyez-vous vraiment qu'il suffit de brûler un peu moins d'essence pour vous dégager de votre insoluble chienlit?

Non, vous dis-je, ne commencez pas maintenant à brûler moins d'essence, au contraire, brûlez-en plutôt plus!

Et disparaissez sous terre enfin!

Croyez-vous vraiment que vous pourrez sortir de l'impasse désespérément bouchée et de la chienlit généralisée en vous mettant à économiser un peu d'énergie?

Non, car l'essence que vous ne brûlez pas maintenant, vos bandes de bâtards dégénérés et de jeunes rockers pourris qui vivent sans but et sans rien attendre de l'avenir - ils ont bien raison d'ailleurs - vont sous votre nez se la fourrer dans le nez, au lieu de la brûler pour tituber ensuite, de manière plus hystérique encore, à travers les nuits dont ils ont enlevé le cran de sûreté de leur propres mains; ils vous conspueront, ils dévaliseront vos banques et ils chieront sur le crâne chauve de leurs directeurs, et, enveloppés d'une aube toute moisie, eux aussi ils vous hurleront à la face: Disparaissez sous terre enfin!

Il est insupportable d'avoir à vous regarder plus longtemps!

Et quand votre atmosphère n'assurera plus la protection contre les rayons indisciplinés de votre soleil fou à lier, vous reconstruirez à l'intérieur de la planète une fois encore à l'identique le monde que vous avez sur terre; vous enfouirez tout sous la terre selon vos besoins, après avoir au préalable chassé des labyrinthes souterrains toute la faune autochtone, pour équiper à votre usage l'intérieur de la planète de logements en nombre suffisant, jusqu'au jour où, enfin, vous en aurez assez de ces catacombes qui vous attendent déjà.

Les premiers à enfermer dans leurs propres et phénoménaux systèmes de tunnels souterrains, ce seront vos praticiens de la physique quantique, pour que tournoient en sifflant autour de leurs oreilles les neutrinos sortis de leurs monstres d'accélérateurs de particules, et ceci jusqu'à ce qu'ils se déclarent disposés à vous creuser à l'intérieur de la terre d'énormes labyrinthes avec leurs monstres de taupes géantes.

Tant qu'ils n'auront pas évidé notre globe terrestre aussi adroitement que le ver sa pomme, et que vous n'aurez pas à votre disposition des labyrinthes géants, où prendront place toutes sortes de paysages, vous ne leur permettrez pas de continuer à bricoler les différentes versions miniaturisées du big-bang, leur joujou préféré, qu'ils aimeraient un jour pouvoir présenter même aux acariens de la poussière domestique. Et, retranchés dans votre boule habitée, vous pourrez faire un pied de nez au soleil.

Mais si un jour vous réussissez à vous brancher sur la centrale électrique éternelle du cœur de la terre, sur votre futur soleil noir et souterrain, alors les salles-parkings de concert sous terre dans nos nouveaux parcs à l'intérieur de la planète resplendiront plus glorieusement que le soleil dans le ciel.

Et sur les immenses allées et chaussées de vos paysages-cathédrales sous terre on plantera des allées d'arbres et des forêts plus belles que vos ridicules plantations d'arbres actuelles sur terre dont vous avez seulement besoin pour, après abattage, vous faire découper vos myriades et vos milliards d'allumettes et de cure-dents, sans oublier surtout les millions de tonnes de papier hygiénique répandues partout à perte de vue, que vous devez faire fabriquer à la périphérie de vos villes dans vos usines à papier qui empuantissent des provinces entières avec l'odeur de vos propres excréments, et dont les rotatives crachent de surcroît chaque soir sur la voie publique vos ridicules journaux, accompagnés des écoeurants boniments de cette racaille qui mène à la baguette vos banlieues en crachant en chœur de leur voix de fausset leurs glapissements assaisonnés d'une haleine puante et d'accents étrangers nauséabonds; jour après jour, à coups de pièces sonnantes et trébuchantes, vous les achetez hors de prix, toujours et encore vous les achetez, vous les prenez des mains poisseuses jamais lavées d'individus basanés.

J'ai peine à croire que j'aie dit de telles stupidités.
Qu'en dites-vous?

Vous dites que oui, exactement, ce jour-là j'ai dit
des choses du même acabit?

Ma bouche d'alors a dû les dire avec plus de fou-
gue pour que la foule présente ait acclamé ces stupa-
dités avec autant de joie.

Estimons-nous heureux que j'aie parlé avec ma
bouche d'aujourd'hui et non avec ma bouche d'alors.

Si ma bouche d'alors venait de dire tout cela
maintenant, nous ne serions pas arrivés à lui clouer le
bec de sitôt.

Estimons-nous heureux que cette fois-ci nous
ayons pu échapper à ma bouche d'alors.

Montrons-nous reconnaissants envers ma bouche
d'aujourd'hui d'avoir bien voulu se prêter à ce genre
de propos.

*(texte français de
Uta Müller et Denis Denjean)*